

# *Au fil des ans*

**Notre thème de fin d'année**  
*Le monde de l'enfance*



## Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

Jean-Pierre Lamonde, président : 887-3761 lamondej@globetrotter.net

Conrad Paré, vice-président : 887-3238 conpar@globetrotter.net

Gisèle Lamonde, trésorière : 887-3761 giSele.lamonde@globetrotter.net

André Beaudoin : 642-5343

Lise Fleury Gosselin : 887-6030 fleuryl@globetrotter.net

Réjean Bilodeau : 789-3664

Paul St-Arnaud : 884-4128 paulst-arnaud@globetrotter.net

Marie-France Asselin : 887-6668 denis.d@globetrotter.net

Nicole Picard : 837-9768 picard.tardif@svmpatico.ca

Pierre Prévost : 882-3528 IV!arie-Josée.Deschenes@capitale.gouv.ac.ca



## Objectifs de la Société historique de Bellechasse

Réunir les personnes intéressées à l'histoire de Bellechasse, désireuses de participer à des rencontres, études, recherches et autres activités en vue de mieux faire connaître l'histoire de la région.

Éveiller et soutenir l'intérêt de notre population pour les événements et faits historiques ayant marqué la naissance et le développement de notre région.

Promouvoir l'inventaire, la recherche, l'étude, la préservation, la mise en valeur, la conservation des biens meubles, immeubles, sites, monuments, documents, environnements naturels, urbains, agricoles et forestiers d'intérêt patrimonial.

Publier, diffuser ou susciter la publication ou la diffusion d'articles, périodiques, bulletins, brochures, revues, volumes ou autres écrits relatifs à la vie et aux mœurs de la population.

Faire ériger des monuments, plaques ou inscriptions et suggérer à l'occasion des noms de rues, rangs ou chemins commémorant des faits ou personnages qui ont marqué l'histoire régionale.

Favoriser la recherche sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions et aux chercheurs, l'information et la documentation de référence appropriées.

Promouvoir la connaissance de la région de Bellechasse, au point de vue historique, géographique, architectural, ethnographique, esthétique et en susciter l'utilisation à des fins culturelles et touristiques.

Développer un sentiment d'appartenance au niveau de la population de Bellechasse.

## Territoire de la Société historique de Bellechasse

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphael, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la publication : Société historique de Bellechasse Rédacteur en chef : André Beaudoin

Relecture : Louise Bélanger, Jean-Pierre Lamonde.

Inscription et renouvellement : Lise Fleury Gosselin

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception. *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec. Cotation annuelle : 20 \$ Adresse postale : 8, avenue Commerciale, Saint-Charles, GOR 2T0

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006 ISSN D381079

Bibliothèque nationale du Canada Envoi de publication canadienne, numéro de convention 04695



## **Sommaire**

*67<sup>e</sup> parution*

Mot de la rédaction 2

L'enfant 3

Les saisons de mon enfance 7

C'était Noël 12

Trois peintres de Bellechasse

et le monde de l'enfance 18

Intermède poétique 20

Évolution de la mortalité infantile

au XX<sup>e</sup> siècle 21

De petites cartes de mode 23

Saint-Magloire, 31 juillet 1933 24

Les fêtes du 20<sup>e</sup> anniversaire 29

C'était hier 32

Mots codés 33

Le trésor de ses parents 34

Au fil des mois 35

**Page couverture : Fleuriste Saint-Anselme**

Photo : Gisèle Lamonde

## Mot de la rédaction

### De l'enfant à l'enfance de l'art

par **André Beaudoin**

Je ne sais plus quel psychologue a dit que tout se joue avant cinq ans. Sans doute la formule est-elle exagérée, mais ce qui est sûr, c'est que l'on joue beaucoup avant cinq ans et tout au long de son enfance. Du moins dans l'enfance des années 50 que j'ai connue. Et le jeu, qu'il soit cérébral ou physique, constitue une phase déterminante dans le développement psychomoteur de tout être humain. Le même phénomène est également observable dans le monde animal. Ainsi, l'adulte qui envisage son travail quotidien comme un défi, qui y prend plaisir, est non seulement plus heureux, mais beaucoup plus productif.

Cette philosophie s'applique également dans la conception et la rédaction de votre bulletin d'histoire. Et cette vision, comme l'indique l'anecdote qui suit, remonte pratiquement aux premières parutions *d'Au fil des ans*. Un beau jour d'été, donc, alors que nous étions les invités (les membres du conseil d'administration de la SHB) de Femand Breton et son épouse Claudette à un garden-party, dans leur domaine qui surplombait le Saint-Laurent, Femand nous fit la lecture d'un petit texte, écrit sans prétention sur un simple bout de papier.

Il était question d'un souvenir d'enfance autour du passage du Hindenburg au-dessus du fleuve au cours de l'été 1936.

Il émanait de cette lecture une telle poésie intrinsèque que spontanément je dis aux autres convives : « C'est vers ça que nous devons aller, c'est ce qui fera le succès de notre revue d'histoire. » Je persuadai donc Femand de publier son petit article. Il y a quelques années, à l'occasion de la cinquantième parution *d'Au fil des ans*, nous en avons d'ailleurs fait un «remake».

Cette approche m'a toujours guidé dans la sélection des différents articles que nous vous soumettons au fil des saisons ainsi que dans le choix de plusieurs thèmes de fin d'année. Et je sais par expérience que plus la conception d'un bulletin m'est agréable, plus sa lecture est bien accueillie.

C'est mon petit tmc du métier, c'est l'enfant qui revit en moi (pas très frileux sur cette photo d'archives familiales), c'est l'enfance de Tari.



## L'enfant

**N.D.L.R :** Ce texte de Jean Provencher est extrait de *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, paru en 1996 ( Les Éditions du Boréal). C'est en 1980 que Jean Provencher commence la publication, avec *C'était le printemps*, de sa grande fresque traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent. Les trois autres volumes consacrés à l'été, à l'automne et à l'hiver sont également un grand succès. En 1996, les quatre ouvrages originaux sont repris, enrichis d'une nouvelle iconographie en couleur. Au moment de la parution, Corinne Côté-Lévesque commente : « Une histoire vivante et rafraîchissante que l'on dévore comme un roman. » C'est avec le même ravissement que le lecteur à *Au fil des ans* découvrira ou redécouvrira ce texte de Jean Provencher consacré au monde de l'enfance dans le Québec traditionnel. Nous le remercions pour nous avoir donné l'autorisation de reproduire cet extrait. Notre gratitude s'adresse également aux Éditions du Boréal. Merci également à Mme Carole Boutin, notre personne ressource auprès de la maison d'édition, pour sa promptitude à répondre à notre demande. Respectant l'intégralité du texte, nous avons toutefois inclus pour conclure une photo d'archives d'une famille de Bellechasse.

Nulle famille dans l'histoire de l'humanité, semble-t-il, ne fut plus prolifique et de manière plus soutenue que celle de la vallée du Saint-Laurent. L'homme de cette région a même — fait preuve d'une sorte d'acharnement à se prolonger, à se reproduire. Proverbiale, la fertilité des femmes a permis ce qu'on qualifiera de « revanche des berceaux ». Le nombre moyen d'enfants par femme est de huit. En un siècle, de 1780, à 1880, la population passe de 70 000 à deux millions d'habitants. On augmente de 30 fois le nombre, alors que la France parvient à peine à doubler le sien. De 1800 à 1850, jamais le taux de natalité ne s'abaissera, si ce n'est pendant quelques années, sous le plancher de 50 naissances pour 1000 habitants. C'est un record mondial\*. On ne connaît nulle part ailleurs une coutume voulant que le vingt-sixième enfant d'une même famille soit élevé à la charge du curé de la paroisse.

Si le père souhaite un fils comme premier enfant, la mère, elle, ne préjuge point. Elle se sait tout entière à la maison. Comme le déroulement de l'acte sexuel appartient à un domaine de la nature sur lequel l'homme n'a pas encore imaginé qu'il peut intervenir, c'est sur elle que repose cette société de « démographie naturelle » galopante. Les naissances se succèdent au rythme de ses périodes de lactation, d'aménorrhées et de fausses couches. Les filles à naître, surtout la première, seront appelées à seconder leur mère dans les travaux ménagers dès qu'elles le pourront. Il y a d'autant plus à faire que les enfants sont nombreux et les hommes ne prêtent jamais main forte à la maison. Les filles font les lits, servent à table et surtout s'occupent des plus jeunes enfants. Au temps de la moisson, alors que tous, y compris la mère, vont travailler aux champs, l'aînée demeure à la maison pour avoir soin des petits. On en voit de ces plus vieilles de famille passer droit l'âge du mariage pour remplacer auprès de leurs frères et sœurs leur mère morte en couches.

Dans cette société où il est fréquent de se retrouver devant une femme enceinte, tous, elle la première, feignent d'ignorer son état. On ne parle pas de ces choses-là et les enfants sont attendus dans le secret et le silence. Certains estiment même la femme « malade » et évitent de la visiter. Celle-ci cependant maintient ses habitudes de vie comme si de rien n'était. Quand vient le temps « d'acheter », on envoie tous les enfants chez la voisine en leur disant que « les Sauvages »

La Serbie (45 pour 1000) et la Hongrie (43 pour mille) suivent dans l'ordre.

ou « le corbeau » vont passer et qu'à leur retour, ils auront « un petit frère ou une petite sœur ». La mère de celle qui accouche ou une vieille tante assiste la « pelle-à-feu\* » ou le médecin. Tout se déroule sans énervement ; les femmes ont depuis longtemps apprivoisé cet événement et d'ailleurs le vivent souvent exclusivement entre elles. Après la délivrance, chaque intervenant s'offre un petit verre de vin, histoire de célébrer la naissance.

Le lendemain ou surlendemain, « quand tout est rétabli », les enfants reviennent à la maison, heureux d'y retrouver un poupon qui deviendra vite un nouveau compagnon de jeu. Le « compéage\* » a lieu le plus tôt possible, souvent la journée même ; tellement que la mère, alitée, ne peut jamais y assister. Tirés à quatre épingles, le père et l'enfant, ses parrain et marraine et la porteuze empruntent la voiture la mieux astiquée et le plus beau cheval pour se rendre à l'église.

### *Le moine*

**Au printemps, les enfants jouent en particulier au « moine ». Toupie de bois pleine, souvent peinte en rouge ou en vert, le moine est un jouet très ancien apporté de France. Chaque année, il réapparaît quand le temps doux revient. Sur les sols durs, les garçons s'amuse à le faire dormir ou ronfler. Propulsé par une ficelle, le moine tourne sur la pointe ou sur la queue. « Les experts le font aussi évoluer obliquement suspendu par la pointe, puis d'un geste brusque et mesuré, le reçoivent dans leur main droite où il achève de tourner : c'est de l'art... à ficelle ! Sans viser à d'aussi merveilleux résultats, les enfants sont satisfaits quand leurs moines dorment avec une complaisante paresse, en dévidant longuement un léger bruit de soie harmonieuse.**

**On pratique aussi le jeu du rond qui consiste à faire tourner le moine à l'intérieur d'un cercle tracé à l'avance sur le sol. On dit de celui qui échoue qu'il fait « pétaque » ou encore « poche ». Mais le jeu le plus populaire est celui « à la poque ». Armés d'un gros moine de bataille dont le pivot est fait d'une alêne ou d'un clou de fer à cheval, les joueurs cherchent alternativement à détruire le jouet de l'autre. Dans ces joutes, l'éraffure que reçoit le moine lorsqu'il est atteint est appelée « poque ». Autant de chocs, autant de poques. Et la plus grande satisfaction va à celui qui réussit à faire éclater le moine de son adversaire.**

Voir Albert Lozeau, *Billets du soir* (1912) ; 18 s.

On court aux fenêtres pour voir passer un compéage. « Tiens, c'est Alphonse qui fait baptiser encore une fois ! Rodolphe et Rose sont dans les honneurs. » La marraine fournit la robe baptismale, à moins qu'elle n'ait été tirée de la robe de mariage de la mère. Et le bedeau sonne la cloche avec d'autant plus d'entrain que le montant dont le parrain l'a gratifié est important. De retour à la maison, une petite fête intime, agrémentée d'un goûter et de boissons (fournies par le parrain) réunit les participants.

Le demier-né dort toujours dans la chambre conjugale et il est délogé lorsque sa mère donne naissance à un nouvel enfant. Il perd alors son statut de benjamin pour entrer dans le groupe des autres enfants, ce qui parfois ne va pas sans heurts d'ordre émotif. Dans la famille nombreuse, les relations personnalisées ne sont souvent que le privilège de l'aîné ou du benjamin. Les autres, à moins de faire preuve de déviance, sont vus par groupes ou sous-groupes. Mais l'enfant n'est pas abandonné pour autant. Maintenant qu'il a cessé de « chatonner\* » et qu'il peut marcher, le groupe de ses frères et de ses sœurs l'adopte. « Souvent, même à cet âge peu avancé, il fera partie des jeux des autres ; il jouera le rôle du bébé. On le protège ou l'aide ; il peut passer bien des heures en compagnie de ce groupe. » En réalité, dans cette famille, l'enfant apprend bien plus par mimétisme que par éducation formelle. La mère n'a guère le temps de lui montrer le pourquoi et le comment des choses.

\* Nom populaire donné à la sage-femme.

† Appellation ancienne du baptême et de tout ce qui l'entoure. Le compère, un vieux terme originant du latin, désigne le parrain, celui qui tiendrait lieu de père à l'enfant si le premier venait à disparaître ; la commère, c'est la marraine.

‡ Se dit d'un enfant qui se déplace en se traînant.

À l'intérieur du groupe, il écoute donc, prend note des faits et gestes, puis imite. Une poupée de chiffons, quelques bouts de cordes, un jouet de bois et des ustensiles de cuisine lui suffisent pour s'amuser.

Le premier enfant à naître est le plus important de la famille. Fille ou garçon, il se verra confier avec le temps d'importantes responsabilités. Après les parents, il sera le seul à pouvoir disposer d'une certaine autorité sur ses frères et sœurs. Dans cette société où, bien plus que les travaux de la terre, les valeurs mêmes sont masculines, le père est fier d'avoir un fils comme premier enfant. Pour lui, cet enfant de sexe mâle constitue la preuve parfaite de son talent de géniteur. Sans compter que, quoi qu'il advienne, il s'assure un successeur. Il y a des pères «qui font les jars\* » le jour du baptême de leur fils aîné. Au fil des ans, le père souhaitera établir une complicité particulière avec ce fils. Aussi lui permettra-t-il, par exemple, après sa première communion, de prendre, comme il le fait lui-même, «trois ou quatre coups de rhum» par jour.

Durant la petite enfance, soit de la naissance à quatre ans, la discrimination entre petite fille et petit garçon n'intervient pas encore. L'un et l'autre, par exemple, peuvent porter la même robe. Le jour, ils ne sont pas forcés de demeurer à la maison ou «dans la cour». Ils peuvent aller de maison en maison et jouer ou bon leur semble, pourvu qu'ils soient sous la surveillance constante des plus vieux. Dès les premiers temps chauds, au printemps, les jeunes enfants sortent pieds nus. Des voyageurs étrangers le notent. L'un d'entre eux écrit : Sur les portes de chaque habitation s'ébat une foule d'enfants rayonnant de fraîcheur et de santé. Et Dieu sait s'ils sont nombreux, les enfants, en ce pays! Les plus jeunes courent pieds nus pour la plupart, mais la propreté et la qualité de leurs vêtements, aussi bien qu'un coup d'œil jeté dans l'intérieur des maisons autour desquelles ils se livrent à leur jeu, montrent bien que ce n'est pas par misère. Obligés pendant l'hiver de se couvrir d'habillement épais et de lourdes chaussures fourrées, ils aiment comme nos enfants d'Alsace, à se dédommager de cette contrainte aussitôt que reparaît le soleil du printemps.»

Le temps de l'insouciance se termine vers 7 ou 8 ans. Jusqu'à ce qu'il se marie et quitte le domicile familial, l'enfant doit maintenant contribuer à la subsistance de la famille. Les parents attendent beaucoup de son travail. Ils ont tant besoin de lui que, souvent, ils négligeront de lui faire fréquenter l'école. S'ils y consentent, c'est pour mieux le retirer sitôt qu'il a fait sa première communion. Filles et garçons se voient confier des tâches de soutien. Les filles mettent la table, préparent la soupe, lavent la vaisselle, voient au nouveau-né, époussettent et balaiant. Leur mère les initie dans les travaux de lin et de la laine. Les garçons apprennent de leur père les travaux de la terre. Ils vont chercher les vaches, puis les mènent au «clos». Ils rentrent le bois de chauffage, travaillent aux moissons et aident à «faire le train», c'est-à-dire assurer les soins quotidiens que requièrent les animaux à l'étable. Sans leur aide, la charge de travail des parents s'en trouverait alourdie de beaucoup.

Au fil des ans, les enfants tiennent de leurs père et mère les avis et conseils qui leur permettront à leur tour, le temps venu, de fonder une nouvelle famille. En général, le temps des semailles est aussi le temps de la première communion, un événement important dans la vie des fillettes et des garçons qui s'apprentent à quitter l'enfance pour devenir pubères\*. Dans l'histoire de l'homme, chaque société a tenu à souligner ce passage à sa manière. Dans la vallée du Saint-Laurent, de tradition chrétienne, c'est la forme française de la première communion, imaginée par Vincent de Paul au <sup>XVII</sup> siècle, qui sert de rite.

Déjà, en 1215, le quatrième concile de Latran avait promulgué, pour pouvoir communier, la nécessité d'avoir atteint «les années de discrétion», soit entre 7 et seize ans. L'usage voulut par

\* Se pavaner comme le mâle de l'oie domestique. Le baptême est l'un des nombreux événements publics où l'homme se fait plus «ostensible» que la femme.

\* Le moment de l'année pour la première communion est laissé au libre choix du curé de la paroisse.

Généralement, elle a lieu en mai ; mais ce moment peut varier. À Cap-Santé, elle se tient parfois en juillet ou en août.

la suite que cet événement survienne vers 12 ans. Au 17<sup>e</sup> siècle, Vincent de Paul et ceux qui œuvrèrent avec lui, responsables de missions d'apostolat et de charité auprès des pauvres des campagnes françaises, invitèrent les populations visitées à rassembler annuellement les enfants de la paroisse qui étaient aptes à communier à une grande démonstration de piété populaire. Cet effort nouveau de catéchisation connut immédiatement beaucoup de succès et n'eut aucune peine à se maintenir.

Le long du Saint-Laurent, comme en France d'ailleurs, la première communion termine quelques années d'instruction religieuse assurée par la mère, le curé ou l'instituteur de la petite école. Puis, en mai, pendant une semaine au moins, le curé convoque les enfants à l'église pour des exercices préparatoires. C'est ce qu'on appelle «marcher au catéchisme». N'y sont admis que les enfants de 10 ans ayant une bonne connaissance du petit catéchisme, y compris les prières. Maître d'œuvre de l'événement, le curé sonde l'état des connaissances religieuses des enfants. Et, selon son jugement, il admet ou refuse un enfant à la communion. Les «cabochons», les «malcommodes» et les «bons à rien» doivent se reprendre jusqu'à trois fois avant d'y accéder.

En fait, dans les paroisses où il n'y a point d'école, les enfants ne sachant pas lire, il leur est d'autant plus difficile d'apprendre le catéchisme. Les curés en viennent donc à souhaiter la mise sur pied d'écoles primaires. «Ainsi, répètent-ils, on ne sera peut-être plus obligé, au moins aussi souvent, de renvoyer les enfants quand ils se présentent à la première communion pour cause d'ignorance de leur catéchisme, ce qui est presque général cette année.»

Le jour de la cérémonie, qui se tient à l'église, les garçons prennent place à droite et les filles à gauche. Plus à l'arrière, la parenté les accompagne. Tenant un cierge à la main, symbole de pureté, ils font profession de foi, renoncent à Satan, «à ses œuvres et ses pompes», et renouvellent les promesses de leur baptême. Au moment de la communion, ils s'approchent deux par deux de la «sainte table» pour recevoir l'hostie. De retour à la maison, le premier communiant est l'objet d'une fête, doublée d'un grand repas réunissant tous les membres de la famille.





## *Les saisons de mon enfance*

par André Beaudoin

**N**aitre à la campagne au début des années 1950, c'est probablement naître à la maison. Peut-être en hiver comme ce fut mon cas. Aussi, il est probable que le médecin sera venu en voiture à cheval ou en snowmobile'. Vous serez baptisé quelques jours plus tard et, si vous êtes l'aîné, il est probable que vos grands-parents agiront comme parrain et marraine. De cette prérogative vous garderez pendant longtemps l'impression que vous êtes un peu différent de vos frères et sœurs.

Naître en Bellechasse ou dans l'ancien comté de Dorchester au début des années 50, c'est probablement naître dans un milieu économique modeste. Aussi, il y a de fortes chances que votre père soit cultivateur ou travailleur forestier. Et s'il exerce un métier : électricien, mécanicien, plombier, petit commerçant, menuisier, il est probable que, de toute façon, au cours de la saison morte, il aille combler le manque à gagner annuel de sa famille dans les forêts de la Mauricie, du



Saguenay ou de la Nouvelle-Angleterre. Plus tard, la poétique chanson de VigneauU évoquera chez vous la nostalgie d'un père qui vous a peut-être manqué au cours de cette période si importante de votre vie.

Vivre ses Noël d'enfant au cours des années 50, c'est vivre des Noël où la traditionnelle orange que recevaient les jeunes enfants de la génération précédente vous apparaît folklorique. Car, grâce à la prospérité des années d'après-guerre, le temps des fêtes sera plus faste

<sup>1</sup> 11 paraît cependant que Thiver 1950 fut exceptionnellement doux. Un de mes oncles alla quérir le médecin à Saint-Malachie en pick-up, ce qui semble corroborer les souvenirs de ma mère.

qu'au cours des pénibles années 30. La table sera bien garnie et dans ces grandes occasions, luxe suprême, les différents desserts seront rehaussés de crème glacée. Et si vous avez été sage au cours de la dernière année, peut-être allez-vous trouver, soigneusement emballé sous le sapin de Noël naturel, le petit camion de vos rêves, directement venu du pôle Nord ou plus prosaïquement de chez Sears, de chez Eaton ou de chez Dupuis frères et de leur catalogue aux illustrations si attrayantes.

Il y a de fortes chances que votre père soit dans les chantiers. Dans les cas les plus favorables, il aura à choisir entre la fête de Noël et le jour de l'an. Notons également que l'on célèbre encore à l'époque la fête des Rois, du moins pour les enfants. Bientôt ce sera le carême, et en attendant on fait bombance. Le mardi gras constituera une dernière occasion de se divertir et de s'empiffrer de friandises. Cette fête sera célébrée encore pendant plusieurs années avant de tomber en désuétude avec la baisse progressive de la ferveur religieuse et la disparition de la période du carême.

### **L'hiver**

Les hivers de mon enfance sont rigoureux, mais à cet âge, on est résistant. Cette saison est même appréciée car, à la campagne, la saison froide donne l'opportunité de s'adonner à de multiples jeux, sains et vivifiants. On s'amuse simplement, composant avec les caractéristiques de la dernière neige. Si celle-ci est un peu «collante», on roule des bonhommes de neige, se lançant le défi de les faire les plus gros possible. Une activité un peu plus élaborée consiste à pratiquer de petits sentiers dans le boisé voisin. Un autre jeu populaire procure de multiples plaisirs et parfois ... quelques pleurs. Sous l'initiative des plus âgés, fiaturs entrepreneurs en construction, on érige d'imposants forts de blocs de neige. Le jeu consiste par la suite à se déclarer une guerre implacable à coups de balles de neige. C'est bien amusant, mais parfois douloureux lorsqu'un tir trop savamment réussi d'un adversaire vous atteint au visage.

Le sport le plus en vogue demeure toutefois la glissade. Les fins de semaine, la « côte à Roméo » est le rendez-vous des jeunes et des plus âgés. On glisse jusqu'à épuisement complet, car il faut remonter à pied la longue côte de deux ou trois cent pieds de dénivellation. On glisse en traîne sauvage, en traîneau et même en bobsleigh artisanal. C'est une activité très populaire qui rassemble des dizaines de participants. Les plus âgés conserveront peut-être le souvenir d'un premier amour, voire d'un furtif premier baiser. C'est une époque révolue qui sera supplantée vers le milieu des années 60 par le ballon balai. L'entretien des chemins en hiver et le gravelage de la «côte à Roméo» contribueront également au déclin de la ferveur de cette activité hivernale.

### **Le printemps**

Les printemps de mon enfance sont étroitement associés au « temps des sucres». Mon père ne possède pas d'érablière à cette époque, mais, à partir du milieu des années 50, il «fait les sucres » pour un particulier, monsieur Émile Lachance, célibataire. Le temps des sucres est une période particulièrement agréable, car cette activité saisonnière offre de nombreuses opportunités d'escapades pour les jeunes enfants turbulents que nous sommes. Et nous sommes plusieurs à nous amuser à la cabane, chaque printemps. Il y a mon cousin Yvon ainsi que René et Réjean, neveux de M. Lachance.

■ La glissade dans cette côte est une tradition qui remonte aux premières années de ma paroisse. Ce sport inoffensif peut être parfois très dangereux. C'est ainsi que nous pouvons lire dans le registre des sépultures de Saint-Malachie (paroisse mère de Saint-Nazaire) que, le 19 avril 1898, le petit Georges Lachance, fils de Pierre Lachance et d'Adèle Chabot, est inhumé suite à un accident dans cette côte.

Lorsque la sève coule en abondance, nous sommes un peu plus utiles et notre assistance est requise pour cueillir l'eau d'érable et la verser dans le tonneau traîné par un cheval. De retour à la cabane, après avoir mangé des rôties sur la braise, des œufs à la coque dans le «réduit», et savouré un échantillon de la dernière coulée, nous nous endormons paisiblement au coin du feu. Parfois, M. Lachance, qui a fait son classique et qui a même étudié à Chicago, à l'époque du légendaire Al Capone, nous raconte ses souvenirs. Sa voix lente et monocorde nous plonge dans un univers fabuleux, d'autant plus qu'à cet âge, nous sommes des auditeurs gagnés d'avance.

Le retour à la maison nous donne l'occasion d'une première expérience de sociabilité puisque, sur notre trajet, se trouve la cabane de M. Joseph (Tom) Jolin puis celle de M. Anselme Blais^ que mon père ne manque pas de saluer tout en s'informant du résultat de leur dernière cueillette. Puis c'est le long trajet jusqu'à la maison. Mais pour nous, c'est un moment très agréable, puisque chaudement emmitoufflés dans des couvertures de laine et protégés du vent par quelques balles de foin, nous nous assoupissons paisiblement au rythme du trot du cheval.

### **L'été**

La cueillette de petits fruits sauvages éveille mes souvenirs les plus anciens, comme en témoigne la photo ci-dessous où je suis photographié avec ma sœur Éliane et quelques-unes de mes tantes, à la sortie est du village. À Saint-Nazaire comme dans plusieurs localités du plateau de Bellechasse, le bleuet demeure le fruit privilégié, car il abonde sur les nombreux terrains de pacage, ou suite à des abattis pratiqués par les cultivateurs.



Un jour, nous partons à la recherche du petit fruit avec un peu trop d'enthousiasme et, délaissant nos champs habituels, nous nous aventurons beaucoup plus loin, au grand désespoir de ma mère et de toutes les mères du voisinage qui, très inquiètes, sont sur le point de faire

Père d'Her\vé Biaï, maire actuel de Saint-Damien et préfet de la MRC de Bellechasse.

entreprendre des recherches organisées, car nous tardons à revenir. Heureusement, notre escapade se termine sans incident notable, si ce n'est que nos vaisseaux sont pratiquement vides ainsi que nos estomacs.

Les étés de mon enfance demeurent naturellement associés à la période des vacances, aux pique-niques en famille. C'est souvent l'occasion d'une photographie, car le soleil favorise les meilleurs clichés, mais il faut respecter quelques principes de base. Ne pas exposer le sujet que l'on désire photographier directement au soleil, ni l'objectif de la caméra. Bref, ma mère dit que ce dimanche du mois d'août 1959, mon père fut un bon photographe, mais c'est probablement un peu un hasard. Ma mère raconte également que ce jour-là, il faisait particulièrement chaud, ce que nous pouvons encore deviner près de cinquante ans plus tard sur la physionomie de ma sœur Monique, à la droite. Quant à moi, en cette occasion historique, je ne suis pas trop turbulent. Mon frère Roch, cinq ans, avait subi à la même époque une crise d'appendicectomie très grave. Il fut hospitalisé plusieurs semaines et je me rappelle que les médecins avaient dit qu'il devait la vie au progrès de la médecine. Un quart de siècle plus tôt, son cas aurait été fatal.

Ces événements nous faisaient progressivement prendre conscience de la fragilité de la vie, mais aussi de l'importance des liens familiaux. Bien sûr, nous nous querellions, mais nous avons appris à vivre avec nos différends et nos différences, ce qui fait que les liens familiaux sont restés très forts.

Le petit dernier, Gérard, probablement déjà gâté par Éliane, avait à l'époque un an et demi.

Cet été-là, ma mère était enceinte de ma sœur Louise. Elle devait naître le 24 décembre suivant. Dommage qu'elle ne soit pas née un jour plus tard. Que de taquineries en perspective! La cadette, Réjeanne\*, allait naître quelques années plus tard, dans «le temps des sucres», d'où peut-être son penchant naturel pour les desserts.

Ces étés insoucians ne reviendront jamais. Inspirés par la télévision naissante, nous jouons inlassablement aux cow-boys dans les prés voisins. Nos revolvers et nos carabines sont faits de bois, mais qu'importe, il font mouche à tout coup. Pourtant, l'adversaire n'est pas toujours d'accord et le jeu se termine parfois en authentique querelle. Peu rancuniers, le lendemain, nous sommes prêts pour une nouvelle et épique confrontation.

Toutefois, quelques-unes de nos armes sont carrément dangereuses. Je ne me souviens plus exactement avec quel bois nous confectionnions nos arcs, mais il arrivait souvent que les flèches montaient si loin que nous les perdions de vue. D'où le danger précisément de perdre la vue. Danger d'autant plus accentué que les flèches étaient armées avec un clou. Heureusement, à Saint-Nazaire, à ma connaissance, des jeux aussi dangereux n'ont pas fait de blessures graves.

Excellente photographe dans ses moments libres, nous lui devons la photo de la petite Marie-Hélène Daigle, qui figure sur notre page de souhaits de fin d'année. Richard et Réjeanne sont également les parents de Nicolas.





Peut-être étions nous protégés par le vent des hautes altitudes, qui déviait nos projectiles, protégeant ainsi nos petites têtes insouciantes et désobéissantes.

Une autre arme abominable était une arbalète. Une reproduction grossière et mal inspirée de la véritable arme, mais beaucoup trop efficace, d'autant plus que son maniement exigeait beaucoup de prudence et d'expertise. Cette autre abomination de petit monstre des années 50, que nous n'avions pas trouvé sur Internet, constituait en un bout de planche à rainure. Au bout, nous clouions une bande de caoutchouc extraite d'une chambre à air. Le projectile était une fléchette de broche de fer rigide. Nous tendions la bande de caoutchouc à l'extrême, puis nous relâchions. Bien sûr, nous ne tirions sur personne, nous contentant de boîtes de conserve comme cible, mais ce jeu demeurerait très dangereux.

On m'a raconté quelques années plus tard qu'un jour, l'épicier du coin, M. Ernest Tanguay, avait demandé au jeune Claude Lachance de lui expliquer le maniement de son modèle dernier cri. Le malheureux commerçant eut la peur de sa vie après avoir perdu le contrôle de l'arme, la dangereuse fléchette se logeant en plein front du jeune garçon. J'ai longtemps cru que cette anecdote était exagérée, voire le fruit de l'imagination un peu trop fertile de l'un d'entre nous, mais l'ex-député de Bellechasse me l'a confirmée au cours d'une récente entrevue téléphonique. Il situe l'événement vers 1954.

### **L'automne**

L'automne constituait une saison de transition entre deux périodes plus précises. Toutefois, les saisons de mon enfance me ramènent invariablement à la chasse au petit gibier dans les forêts voisines. Je goûtais déjà particulièrement à cette époque le contact étroit avec la nature, la sérénité qui se dégagait des sous-bois, cette ambiance indéfinissable qui venait avec la tombée du jour, alors que nous regagnions la chaude maison paternelle. Il fallait aimer la nature, car maladroit et inexpérimentés dans le dressage de nos pièges, nos prises étaient d'autant plus rares, qu'un braconnier aguerrri avait probablement visité nos collets dans la journée.

On aurait tort de croire que l'enfance des années 50 était pure insouciance. Très tôt, nous étions initiés à de petits travaux domestiques, la corvée du bois de chauffage, par exemple, ou encore la corvée de l'entretien de la petite allée devant la maison en hiver. Mais, il faut l'avouer, les garçons étaient favorisés à cette époque, évitant les pénibles travaux d'entretien domestique. Une petite anecdote amusante résume bien cette mentalité. Un jour, une de mes cousines, s'était réfugiée dans la salle de bain à l'heure de la vaisselle et, sortant par une fenêtre, elle était venue jouer avec mes sœurs, laissant ainsi ma tante Édith bien perplexe devant sa longue absence.

### **Conclusion**

Sans doute s'agit-il d'un narcissisme primaire de bébé-boomer, mais pour les gens de ma génération, il semble toujours que notre enfance et notre adolescence ont été plus colorées, plus belles, plus déterminantes que les autres. Les saisons de mon enfance n'étaient pas parfaites, loin de là. Les gens de ma génération se souviennent par exemple de la menace atomique engendrée par la guerre froide. Celle-ci allait être cumulée à l'automne 1962 avec la crise des missiles.

Depuis le tournant du millénaire, notre espoir en des lendemains meilleurs subit une pénible remise en question ; réchauffement de la planète, terrorisme international, extrémisme religieux, épuisement des ressources planétaires ... Il est vrai que, dans mon enfance, on pouvait encore contempler, les beaux soirs d'été, la voûte céleste et le scintillement des innombrables étoiles. Heureusement, l'enfant porte en ses gènes cette poussière immémoriale d'infini qui lui permet d'affronter les pires cauchemars que lui concoctent les grands de ce monde.

## C'était Noël

par Jean-Pierre Lamonde

Ce souvenir me revient à tous les ans, à la même période, juste avant Noël. Cela se passait alors que j'avais six ans, six ans et demi même. Je me revois, un 24 décembre, vers cinq heures du soir. Il fait noir, froid, mais pas trop quand même. Je suis debout dans la neige, rêveur. Je suis entre rétable et la maison, près du pont de la vieille grange, un pont construit de grosses roches, si grosses que les chats entrent s'y cacher lorsque je veux les attraper. Et même que c'est là, l'été dernier, que ma petite sœur s'est fait griffer en plein visage par des petits chats sauvages que la chatte avait cachés là. Sur la toiture en bardeaux de cèdre de la vieille grange, il y a des plaques de neige et, de la cheminée de l'étable, je vois une petite fumée qui s'échappe. C'est la chaleur humide des animaux qui sort par là. « Ça fait bien de la chaleur les bêtes, que mon père m'a dit. »



Toute la journée, j'ai eu comme une sorte de malaise, de gargouillement dans le ventre. Le midi, je n'avais pas bien faim. En fait, il se passe ce soir quelque chose de spécial. Je ne bouge pas trop afin de ne pas sentir mes vêtements d'étoffe qui refroidissent sur moi. Je regarde la neige qui tombe en beaux flocons. Je les vois passer devant la fenêtre éclairée de la maison, la fenêtre à côté du tambour. Il ne vente pas ce soir, je rêve éveillé.

Ce soir, ça va être Noël, et un grand sentiment de douceur et d'attente impatiente m'habite. Cette nuit de Noël qui vient, je l'ai tellement désirée, tellement attendue, rêvée, et c'est cette nuit qu'elle vient. Je vis cet instant, ce Noël de mes six ans et demi comme l'événement le plus désiré de ma vie. Tiens, on ferme une lumière à la grange; mon grand frère Paul vient de sortir et court vers la maison comme s'il avait froid. Il n'est pas aussi habillé que moi. Il a fait le train avec papa. Mon père apparaît, sort, referme la porte, puis la contre-porte; il ouvre la lumière du porche. Il va dans la remise et, avec sa force de géant, il en tire la carriole jusqu'au milieu du porche de la grange. Il referme les lumières. Il ne laisse jamais une lumière ouverte pour rien. Mon père se dirige vers la maison. Il ne semble pas avoir froid. Mon père n'a jamais froid. En haut des marches de l'escalier, il prend le balai et, le pied sur le bas de la porte du tambour, dans un geste coutumier, il nettoie bien ses bottes avant d'entrer. Puis, il referme cette porte que les enfants oublient souvent et qui fait que ma mère a froid quand elle va porter sa chaudronne de soupe dans la dépense froide. Je reste seul avec mes méditations, à savourer cet instant qui me semble n'arriver qu'une fois par mille ans. La neige tombe toujours, si légère qu'elle a du mal à se rendre au sol. Je commence maintenant à sentir le froid; mes poings sont fermés dans mes mitaines de laine un peu durcies par le gel. Je ne sais plus depuis combien de temps je suis là, et si je dois briser la magie qui m'habite et m'entoure.

Soudain, ma mère ouvre la porte du tambour et, la main sur la poitrine pour se protéger du froid, crie mon prénom dans la nuit. Je réponds, de mon île de rêveur, et je l'entends dire : « Reste pas là comme ça tu vas finir par te faire geler, viens souper, on va manger ! » J'entre, et je me rends compte que j'ai eu un peu froid. Je réussis à accrocher mon capot sur un crochet, au bas dans l'armoire. J'essaie de délayer sans succès mes bottes. Les lacets sont pris dans la glace. Me souvenant d'une technique de papa, j'utilise la poignée du rond de poêle et j'applique la partie chaude sur le lacet. La glace a disparu. Mon père est en train de se donner un coup de peigne, comme il fait après s'être lavé les mains avant chaque repas. Il me surveille du coin de l'œil et me dit de faire attention au cuir. « Ça ne supporte pas la chaleur qu'il dit. » Ma mère, en servant la

soupe m'avertit : « Attention de te brûler, Pierre, c'est chaud ça, grouille pas, je vais t'aider. » Puis, elle délace mes bottes comme si c'était facile.

« Dépêchez-vous, les enfants, venez manger. Édouard, tu peux approcher, la soupe est trempée. Avant, je dois passer par le *sink* comme on dit, attendre que Thérèse m'ouvre l'eau et me laver le bout des doigts sur le bout des pieds de mes six ans et demi. En allant m'essuyer les mains sur le linge à main dans l'armoire, je les secoue. « N'envoie pas d'eau sur le plancher Pierre, me dit ma mère, je l'ai lavé exprès pour Noël.» Et je réponds : « c'est pas par terre, c'est sur le tapis ». Il y avait en effet un long tapis en catalogne qui allait du *sink* à l'armoire puis, à côté de l'armoire, sous la pharmacie, un autre tapis était étendu sur lequel mon père posait ses bottes de *rubbeur*.

« Maman, c'est bientôt, Noël, que je demande? » « Cette nuit, répond-elle. Finissez de manger les enfants. Faut vous laver comme il faut, puis vous coucher de bonne heure. Si vous voulez que le petit Jésus vous apporte des étrennes, il faut bien dormir. Puis, je vais vous réveiller pour la messe de minuit. Faudra vous réveiller quand je vais vous le dire. Je sortirai votre linge. Thérèse, tu vas m'aider. Et Gilberte, tu es une grande fille, occupe-toi d'Yvorme. Thérèse, sors donc le petit de la chaise haute et donne-le à ton père pour qu'il le berce.» Et le petit Robert, tout blond, se laisse sagement envelopper par les grosses mains chaudes et tendres de son père qui le berce et se repose enfin un peu. Après un moment, la chaise berceuse ralentit son mouvement. Le petit s'est endormi, et mon père s'est un peu assoupi.



Puis, le petit Jésus qui allait venir avec ses étrennes. J'étais au lit, dans la grande chambre au haut de l'escalier, une sorte de dortoir avant que papa ne décide de faire des

chambres à l'étage. J'essaie de m'endormir, mais je n'y arrive pas. J'ai tellement hâte de voir ce qui se prépare. Depuis plusieurs jours, on ne peut plus ouvrir la porte du salon, même pas la lumière du salon. C'est le mystère, seule Thérèse peut aller chercher ou porter des choses. Elle est déjà la fille de confiance de sa mère.

Je ne veux pas dormir tout de suite mais attendre l'arrivée du petit Jésus avec les cadeaux. J'ai beau lutter pour ne pas m'endormir, mais quand on a six ans et qu'on a passé l'après-midi dehors, on finit par tomber dans le sommeil comme on cale dans une neige trop molle. Et tout à coup s'entremêlent les images de la journée, les histoires de bonhomme sept heures et les rêves qu'on se racontera au matin en jaquette au pied de l'escalier, avant d'aller manger le gruau du déjeuner. Puis je me réveille, mais suis-je vraiment éveillé ? J'ai comme entendu marcher en bas. Oui, il y a quelqu'un, j'en suis sûr. Je sens à la fois joie et frayeur. Je ne peux quand même pas me lever, au risque d'arriver face à face avec le petit Jésus. C'est peut-être papa qui entre de la grange, il y retourne toujours après le souper. Je referme les yeux. Et je repars dans mes rêves, certain d'avoir entendu les pas du petit Jésus.

Au plein milieu de la nuit, maman monte à l'étage, ramassant les vêtements qu'elle avait mis sur le coin des marches en bas de l'escalier. Elle nous secoue, sauf Yvonne qui s'éveille quand même et qui veut venir, elle aussi. Maman lui demande de continuer à dormir encore un peu et que, tout à l'heure, on la réveillera. Les yeux pas bien décollés, j'essaie de lui expliquer qu'elle est trop jeune, qu'elle s'endormirait trop, que c'est l'hiver, que c'est la nuit et que la carriole est trop petite. Et moi je n'ai que six ans, six ans et demi, j'irai à la messe de minuit pour la première fois. Avant que j'aie fini de m'habiller, Yvonne est repartie dans ses rêves.

Assis près de la porte, les autres autour de la table en silence et faisant des efforts pour avoir l'air en forme. Je demande si ce sera long la messe de minuit. En fait, je m'endors un peu et ça doit paraître. Mon père dit qu'on aurait pu attendre une autre année pour m'amener. « Allons-y, dit-il, la voiture est devant. » Dehors, la nuit est étoilée, il ne neige plus, mais c'est un peu plus froid. Une couverture de laine sur le dos, le cheval noir attend devant la maison, attelé à une carriole de couleur brun roux. Nous montons, mon frère Paul et moi, puis mes deux grandes sœurs, et papa nous dépose la peau de carriole par-dessus la tête. Le nez dans la fourrure qui sent plusieurs saisons, nous nous dirigeons vers le village, puis l'église. On descend au pied de la côte de l'église, à côté de chez Provost, pendant que mon père retourne conduire le cheval chez mon oncle Cléophas qui habite dans le village. Paul insiste pour accompagner papa, mes sœurs s'en vont rejoindre les filles du couvent et les sœurs en avant de l'église, et je vais à la sacristie m'habiller. Je suis enfant de chœur depuis l'été.

La messe n'est pas commencée que le chœur de chant, dirigé par le bedeau Boulet, entonne des chants de Noël, à commencer par le *Venez divin messie...* Comme c'est beau ! L'église est tout illuminée. Des banderoles sont accrochées. Monsieur le curé Paquet arrive, précédé des servants de messe en costumes rouges. Monsieur le curé a l'air un peu contrarié. Il vient de confesser les gens pendant plus de trois heures. Le dimanche précédent, il avait dit haut et fort qu'il ne voulait pas avoir de monde qui sent le fond de tonne au confessionnal. Il en a peut-être eu un ou deux tout à l'heure, qui auraient mal compris la directive de dimanche dernier. Le curé commence ses prières. Le chœur de chant ne lâche pas. Orémus, la messe est longue, longue. La prédication, le prône, les annonces, ça n'en finit pas. Le curé demande de penser à ceux qui n'ont rien, qui passent au feu la nuit de Noël, à ceux qui ne réveilleront pas. On nous a parlé, à l'école, des enfants des pays pauvres qui n'ont rien à manger. J'ai proposé qu'on ramasse des bidons de lait chez les cultivateurs, qu'on preme des boîtes de Corn Flakes dans les magasins et qu'on envoie ça par bateau aux enfants des pays éloignés qui n'ont rien à manger. Je croyais bien faire, mais la maîtresse a dit que ce n'était pas si facile. Finalement, il ne s'est rien fait.

Et puis là, le sommeil me tiraille. Ça passe comme des vagues, les yeux me chauffent, puis me piquent. Je commence à regretter d'avoir voulu venir. Je lutte pour ne pas m'endormir. Je surveille mon père du coin de l'œil, qui dit pieusement son chapelet, pendant que le curé prie dans une langue que nous ne comprenons pas. Je me demande comment il peut, avec ses gros doigts, tenir d'aussi petits grains de chapelet. Enfin le Credo et ça continue. On se lève, on s'assoit, on se met à genoux, on se relève, au moins on bouge, c'est moins difficile de rester éveillé. Puis, c'est la communion. D'habitude, il n'y a que les sœurs qui communient. Mais là, tout le monde s'avance, à commencer par le chœur de chant qui a l'air pressé. Je reconnais mon oncle Alfred. Les rangées s'emplissent, se bourrent car les épaules sont larges. Ceux qui retournent à leur banc naviguent comme un canot qui veut remonter le courant à travers les glaces. Je surveille ces langues de toutes les couleurs, de toutes les largeurs, de toutes les longueurs. Je reconnais des visages derrière les langues. Et le sommeil qui m'attaque de nouveau. *Ça bergers assemblons-nous, allons voir le messieeee...* Une petite voix reprend le couplet, une petite voix qui a de la misère à ses rendre jusqu'à l'autel. Je regarde, c'est bien mon oncle Alfred qui chante. C'est vrai qu'on ne l'entend jamais parler fort. C'est un homme discret, comme sa voix. Ça m'a un peu réveillé quand même.

Voilà, c'est la fin de la messe, enfin! Le curé bénit largement la foule. On va pouvoir rentrer chez nous au chaud. Enfin ! Mais, qu'est-ce qui se passe ? Le curé est remonté à l'autel.



A-t-il oublié quelque chose ? On dirait qu'il recommence la messe. C'est bien ça! C'est pas possible, mais c'est ça. Deux messes. C'est pas chrétien, en pleine nuit, avec des enfants. Je regarde la page de mon livre de messe et c'est écrit messe de l'aurore. Le comble, il y en a une troisième, qui s'appelle messe du jour. J'ai envie de pleurer. Je pense à maman qui est restée à la maison. Elle a dû, comme d'habitude, tout ranger, tout laisser la maison bien propre, voir si les enfants sont bien abriés dans leur lit, puis s'asseoir un peu dans sa chaise berçante, avec du reprisage. Elle doit s'endormir, elle aussi, et peut-être pense-t-elle à ses Noël de petite fille, quand elle n'était pas encore une maman. Elle restait à la grève, qu'elle disait. Pour aller à la messe de minuit, c'était aussi loin que, pour nous, d'aller au Sud, chez le cousin Maurice. Ils devaient avoir froid, au retour, dans leur grande montée. Elle doit penser aux cadeaux qu'ils recevaient dans ce temps-là. Et j'imagine qu'elle est peut-être aussi en train de discuter avec le petit Jésus pour les cadeaux, pour qu'il n'oublie personne. *Ite missa est !* Il était temps. Les enfants de chœur s'en vont à grands pas à la sacristie; le vicaire Nadeau les surveille pour qu'ils fassent bien leur génuflexion en passant près de l'autel.

Sur le chemin du retour, il me semble que c'est plus gai. Le cheval trotte plus vite, les grelots sont plus joyeux, les habitants se saluent d'une main, les cordeaux de l'autre. Rapidement, c'est la montée, dans le milieu du champ devant la maison. Ça brasse dans la carriole. *Wo wo!* Papa immobilise le cheval, les enfants que nous sommes descendons à la course sans dire merci et entrons vite. Le poêle jette une belle chaleur. La porte de la chambre des parents est fermée, à cause du bébé, Jacques, qui n'a que deux mois. Faut pas faire trop de train. Là, pour la première fois de ma vie, je sens une odeur que je connais peu et qui parfume toute la maison. Maman a fait du café, dans une cafetière à percolateur qui, d'habitude, est sur la dernière tablette en haut de l'armoire à vaisselle et qui ne sert jamais. Comme ça sent bon ! La table est mise comme un dimanche de grande fête. Maman a laissé dans l'armoire les assiettes d'aluminium et a sorti la vaisselle du cabinet du salon. Même pas la vaisselle du dimanche, blanche et un peu dépareillée, mais la vaisselle avec des dorures dedans. Au milieu de la table, un gâteau crémé, deux tartes, des confitures de fraises et de framboises, du lait. C'est féérique. On se déshabille, on va porter nos manteaux du dimanche sur les crochets dans le passage.

« Maman, est-ce qu'on peut aller voir les cadeaux ? » « Pas tout de suite, Pierre, on va d'abord réveiller, répond-elle. » Quelle magie dans ce mot réveiller ! Va donc réveiller ta sœur Yvonne et ne fais pas de bruit en montant pour ne pas déranger le bébé qui est dans ma chambre en dessous. Je cours alors à l'escalier, je monte en ne faisant pas trop de bruit, puis, je vais secouer ma petite sœur qui s'éveille en demandant pourquoi on ne l'a pas éveillée pour aller à la messe de minuit. Je lui explique que c'était beaucoup trop long pour une petite comme elle. Elle descend, trouve que c'est froid dans la cuisine et va se cacher derrière le poêle à bois. Comme c'est plus chaud là ! Puis mon père entre, après avoir dételé et regardé si tout est en ordre dans l'étable. Il a laissé la carriole sous le porche. Pour demain peut-être! Dans le temps des fêtes, on a des invitations parfois.

En pleine nuit, nous voilà à table, en train de manger de délicieux gâteaux avec de la confiture dessus. Un bon verre de lait, puis nous avons droit à une petite tasse de café, avec beaucoup de lait et de sucre. J'ai hâte aux cadeaux, Gilberte aussi. Paul dit qu'il sait ce que j'aurai, qu'il a vu par la porte entrouverte. Quand il fait trop chaud, on entrouvre la porte du salon. Maman lui dit de se taire, qu'il ne faut rien dire avant. En fait, il ne le sait pas. Il a cru voir. Mon père reprend du dessert, mange lentement. L'attente est longue. Il reprend du café chaud qu'il laisse refroidir un peu. Il dit qu'il faut laisser sortir le feu. Maman s'informe si Madame Lamonde, la mère de papa, était à la messe cette année, puis si c'est vrai que madame Gemma a eu un manteau de fourrure. « Ce doit être un cadeau de quelqu'un de Québec, dit ma mère, ils n'ont pas les moyens tant que ça. »

« Viens, Edouard, c'est toi qui va passer le premier. Vous pouvez y aller les enfants, suivez votre père. » Enfin ! Enfin, j'ai le souvenir que ça prenait une éternité pour se rendre au salon derrière mon père qui marchait lentement, comme s'il ne comprenait pas ce qui se passait

en nous. En arrivant à la grille de la fournaise, il faut contourner une sorte de grosse boîte qui va jusqu'au plafond. Mon père dit que c'est pour faire monter la chaleur en haut. Thérèse a pris de l'avance, elle allume les deux lumières du salon et ouvre la porte à papa qui entre le premier, puis nous tous en même temps après lui. Je garderai toute ma vie le souvenir de cet instant magique, féérique. Ça sent bon. Dans le coin du salon, un immense sapin, avec des boules rouges, bleues où se reflètent toutes les lumières du salon, des guirlandes, une magnifique cloche en papier crêpé rouge au haut de l'arbre, des brillants, puis un diable qui serpente le sapin, de haut en bas.

« N'oubliez pas de remercier le petit Jésus », dit Maman. Et je lui raconte que j'ai bien entendu le petit Jésus cette nuit, alors que tout le monde dormait. Maman me croit bien sincèrement. Peut-être qu'elle l'a vu, elle aussi. Au pied de l'arbre, une crèche, comme celle de l'an dernier, avec ses personnages, puis nos grands bas de laine, bien remplis avec une orange et une pomme au bout, puis des poignées de bonbons dedans, des bonbons durs, puis des bonbons français et des chocolats pignons. Maman nous prévient qu'il ne faut pas tout manger tout de suite. Et puis il y a les boîtes en couleur, où sont écrits des mots que nous ne reconnaissons pas, des mots en anglais. Ce sont nos étrennes de Noël. C'est ça, nous y sommes, c'est Noël, c'est vrai, ce n'est pas un rêve, je n'ai plus froid, ce n'est plus l'aveug. On n'ose pas trop avancer, sauf Gilberte, alerte, qui devine d'emblée que ce cadeau est à un tel, et qui demande si celui-là est bien le sien.

Avant que je n'aie eu le temps d'y voir clair, maman me donne une boîte sur laquelle je vois les dessins d'une multitude de petits soldats. Incroyable ! Le petit Jésus a deviné ce que je voulais. Un enfant non croyant y aurait trouvé la foi, sur-le-champ. Mes petits soldats de plomb. Mon frère a eu une petite pelle rouge pour pouvoir pelleter la neige avec son papa. Il a aussi reçu un jeu de parchési et moi, en plus j'ai eu une belle toupie qui chante lorsqu'elle tourne. Je l'essaie, puis je veux la montrer à mon frère et je l'échappe par terre. Je la fais tourner à nouveau et elle ne chante plus. Ma mère me dit que ce n'est pas grave, de la laisser reposer un peu. Je m'installe sur le plancher avec ma boîte de petits soldats, et je les sors un par un. Incroyable ! J'avais tellement regardé, contemplé et désiré ces petits soldats dans le catalogue de Eaton. Quelle nuit ! Chacun de nous s'amuse avec ses nouveaux jouets, content de les montrer, de faire des projets de jeux pour les jours à venir. Yvonne a déjà dessiné une page dans son cahier à colorier. Elle court montrer ça à papa qui lui dit qu'elle est pas mal «adrette» pour son âge, et de ne pas user toutes ses craies de cire cette nuit. Elle est contente de montrer à sa mère la poupée avec les petits costumes pour l'habiller.

« Maman, comment ça se fait que chez mémère Lamonde à côté, ils sont déjà couchés, demande Thérèse. » « Bien, c'est qu'ils n'ont pas d'enfants à la maison eux. Et vois-tu, quand on n'a pas d'enfants, c'est pas pareil. Je leur ai offert de venir, mais ils ne veulent pas déranger. Ils ne réveillent pas beaucoup. Puis, ils ne se donnent pas de cadeaux. » Et mon père ajoute que lorsqu'il était petit, les cadeaux ne se donnaient qu'au Jour de l'An, et que les « bébelles », ça n'existait pas.

Et les jeux reprennent, et le sommeil qu'on avait oublié recommence à nous gagner. Yvonne pleure. La fatigue a repris le dessus sur le merveilleux qu'on savoure depuis deux bonnes heures. Paul ne sait pas jouer avec son jeu de parchési. Papa décide qu'il serait temps que les enfants montent. « Au matin, dit-il, y a encore le train à faire, faut se reposer un peu. » Et, plus ou moins sagement, nous montons, après avoir remis



en place nos jouets, pour essayer de retrouver le merveilleux au réveil. Sauf que chacun a apporté son sac de bonbons, au cas où... pour plus tard, peut-être.

Le poêle à bois ronronne en bas, la fournaise pousse une belle chaleur avec la bûche que papa vient d'y mettre pour le restant de la nuit. L'horloge sonne 5 heures. La neige a repris, mais les enfants et les souvenirs sont bien au chaud. C'était Noël.

### **Cinquante Noëls plus tard...**

Noël, c'est comme l'enfance, doux naïf, merveilleux. C'est rempli de souvenirs et de nostalgie qui reviennent à la mémoire à cette période de l'année. On a le cœur plus tendre. On a envie d'envoyer des bidons de lait à ceux qui n'en ont pas. On cherche à retrouver les signes du merveilleux, du magique, du féerique. Même avec les cheveux blancs, on ne perd pas ses Noëls d'enfant, si on les a conservés bien au chaud, bien entendu. On peut aussi les retrouver dans les yeux des petits enfants.



# *Trois peintres de Bellechasse et le monde de l'enfance*

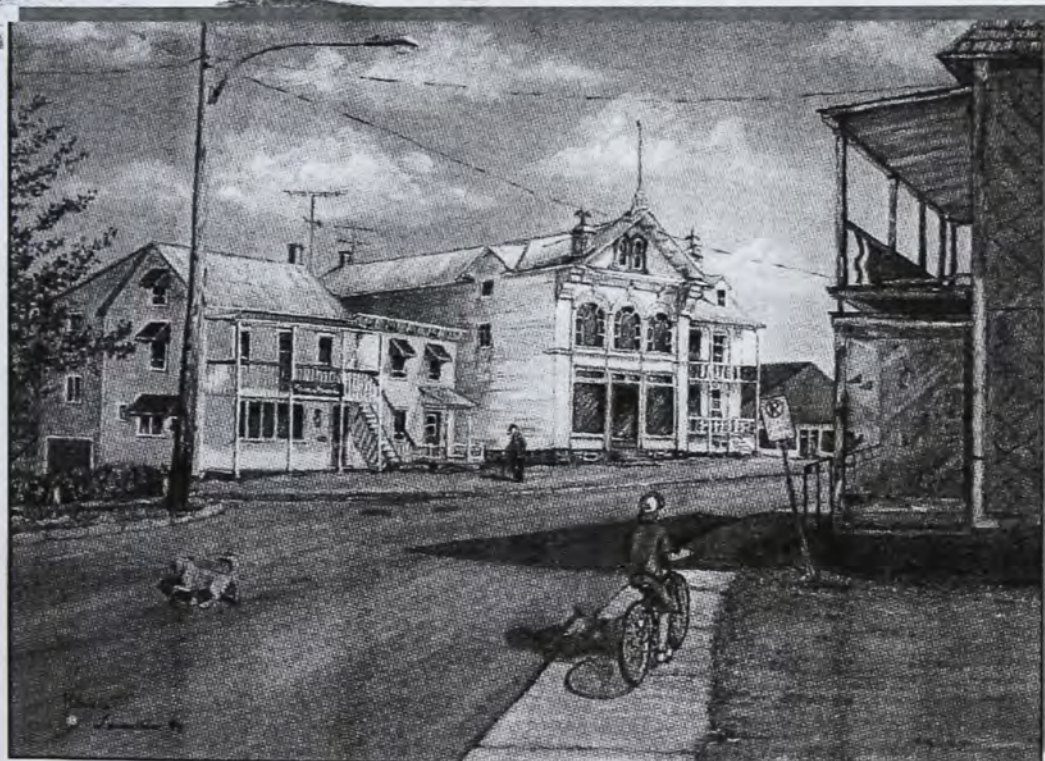


*Maiigie en vacances*, Lucie Lacroix, Calendrier 2000 , Collection Bellechasse





*Doux printemps*, Danielle Laverdière, Saint-Anselme  
Calendrier 1997  
Collection Bellechasse



*Au pied de la côte croche*, Patricia Laverdière. Saint-Lazare  
Calendrier 1995. Collection Bellechasse

Q'hèr'nè:è

Peul-être rêv^-àì,

c'e'maI

<yn6Ùz/

mnâ^ obei/ej

sa/m imdtj/ac

mnô^ â/me Mi/m

e^i/riI ^a/fu

caaf^am

am



Collection Louise Bélanger

/e<ui.

Aecuc (j^iè ÙH^owm il e

^KimiMpa

Q^cūilej/le

/e^Aîô^ ^ouve^nlmvt^cîe;

écAot</e c'o/m la ^veui, de 6(èùôv)^ 6^èùà/Fe^ lom. J>e^,

lanàèy^ efuxpre.

oAxince<j^uum^ même mnô^ c'otU^ de

ééoiè de Icm ^^êve

orutM

,^éoluà

j^m/nâil^we<Â do/m/a Ifoue^/a ^vie^r^m cùe/ée de

deñie^Q^r^dî &ou^/iye,

CMendU^ic'fîcig

## **Évolution de la mortalité infantile au XX<sup>e</sup> siècle**

(Saint-Nazaire, Saint-Malachie, Saint-Léon)

par **André Beaudoin**

**Q**uand j'étais enfant et que ma mère me donnait la permission de fouiller dans la petite boîte en carton contenant les archives familiales, je tombais inévitablement sur la photo d'un jeune enfant dans son petit cercueil. Un lointain cousin, si ma mémoire est bonne. Je ne me souviens pas d'avoir été traumatisé outre mesure par ce cliché macabre... sauf que c'est peut-être à cette époque que remonte mon aversion pour les photographies mortuaires...

Comme tous les enfants, j'ai été dans mon jeune âge confronté avec la réalité de l'au-delà, une réalité dont les contours étaient obscurs et confus. C'est ainsi qu'un demi-siècle plus tard, mes souvenirs demeurent encore vagues autour d'un accident d'automobile que subit un compagnon d'enfance en traversant la rue. Deux ou trois minutes plus tôt, nous jouions encore, insouciant, derrière la résidence de mes parents.

Heureusement, l'accident ne fut pas très grave, mais dans mon jeune esprit, perte de

<b>Saint-Nazaire, Saint-Léon, Saint-Malachie (cumulatif)</b>	<b>0 à 4 ans</b>	<b>5 à 9 ans</b>	<b>10 à 14 ans</b>	<b>Total</b>
<b>1901-1910</b>	<b>287</b>	<b>26</b>	<b>17</b>	<b>330</b>
<b>1911-1920</b>	<b>307</b>	<b>15</b>	<b>19</b>	<b>341</b>
<b>1921-1930</b>	<b>293</b>	<b>22</b>	<b>15</b>	<b>330</b>
<b>1931-1940</b>	<b>153</b>	<b>16</b>	<b>8</b>	<b>177</b>
<b>1941-1950</b>	<b>153</b>	<b>3</b>	<b>4</b>	<b>160</b>
<b>1951-1960</b>	<b>88</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	<b>90</b>
<b>1961-1970</b>	<b>28</b>	<b>2</b>		<b>30</b>
	<b>1309</b>	<b>85</b>	<b>64</b>	<b>1458</b>

conscience, danger, inquiétude, angoisse des parents, tout ça c'était du pareil au même et je percevais nettement qu'un moment dramatique se vivait. Un moment que je n'allais pas oublier de sitôt...

Mais parions qu'à cet âge, le lendemain ou le surlendemain, nos jeux d'enfant nous avaient fait oublier qu'il faut regarder attentivement avant de traverser la rue...

### **Un tableau statistique implacable**



Le tableau statistique que je présente ici dresse le sombre bilan de la mortalité infantile pendant les trois premiers quarts du siècle dans les registres cumulatifs de Saint-Nazaire, Saint-Léon et Saint-Malachie. Précisons d'abord que ces trois localités ont, pendant des décennies, fait partie du même territoire, celui de Saint-Malachie. Saint-Léon se détache de la paroisse mère en 1872 et Saint-Nazaire en 1902. Mais la raison la plus simple du choix de ces trois paroisses pour ma recherche est la disponibilité de la documentation nécessaire. Il aurait été laborieux ici de retracer et de compiler dans les différents registres de paroisses, les centaines de sépultures minutieusement enregistrées au fil des décennies par les différents curés de ces paroisses.

Les plus vieux membres de la Société historique de Bellechasse se rappelleront peut-être que nous disposons depuis plusieurs années de trois précieux répertoires pour nous aider dans ce type de recherche. Publié respectivement en 1987 et en 1989 sous la direction de Claude Lachance, ces volumes ne font pas que le bonheur des généalogistes. Ils sont également utiles pour l'historien qui désire développer ou approfondir certaines réalités démographiques.

Ici, ce qui nous intéresse c'est la régression lente, mais perceptible de la mortalité infantile au cours du siècle précédent. Suite au progrès de la médecine, cet heureux déclin s'amorce au cours des années 1930 et 1940 et se poursuit au cours de la décennie suivante. Pourtant, à cette époque, c'est le bébé-boom et le registre des baptêmes atteint des records. De nombreux enfants de cette génération doivent une espérance de vie meilleure grâce au savoir des Dr Noé Chabot et autres.

Ces années correspondent aux antibiotiques, souvent décriés pour l'abus dont ils ont fait l'objet depuis plus d'un demi-siècle. Mais nous avons tendance à oublier les progrès de la lutte contre la tuberculose, la leucémie, les malformations cardiaques, etc. Sans compter les progrès de la chirurgie, les progrès du transport ambulancier, etc.

Depuis trois décennies, la mortalité infantile est devenue encore plus rare. Mais le jeune enfant demeure un être fragile comme en témoignent malheureusement les petites fignérailles inscrites au registre des morts accidentelles de ces paroisses. Encore Tété dernier, un tragique accident survenu à Saint-Léon est venu nous le rappeler.







## **Saint-Magloire, 31 juillet 1933**

### **Disparition mystérieuse de la petite Gislène Baillargeon**

**par André Beaudoin**

**C**'est tout à fait par hasard, il y a une vingtaine d'années, que j'ai pris connaissance de cette disparition étrange qui, près de trois quarts de siècle plus tard, demeure une des énigmes les plus mystérieuses et les plus douloureuses de l'histoire de Bellechasse. Je tiens d'abord à exprimer ma gratitude à Mme L-ène Baillargeon', de Saint-Magloire, sœur de la petite Gislène qui m'a orienté dans ma recherche et qui m'a procuré généreusement la documentation qu'elle avait en sa possession. Ma gratitude s'exprime également envers messieurs Guy et Réjean Baillargeon pour le remarquable ouvrage qu'ils ont publié à l'occasion d'une grande rencontre familiale, il y a quelques années. Je dois également à la famille Baillargeon les précieuses recherches archivistiques qui ont le mérite d'apporter un certain éclairage sur les jours et les mois qui ont suivi la tragédie.



**Juillet 1933. Dans sa petite robe blanche des grands jours, la petite Gislène pose avec des membres de sa famille quelques jours avant sa disparition pour la première et la dernière fois de sa jeune vie.**

'Passionnée d'histoire, Irène Baillargeon a participé activement à la fondation du Comité du patrimoine de Saint-Magloire.

### Une biographie si éphémère

Gislène<sup>^</sup> Baillargeon, fille d'Adélard «Ti-Noir» Baillargeon et d'Angéline Pigeon naît dans la maison ancestrale de sa mère (actuelle résidence sise au no civique 89 de la rue Principale de Saint-Magloire) le 21 avril 1929. Au cours de l'été 1930, elle déménage avec ses parents dans le rang Saint-Anselme. Si, de nos jours, ces terres incultes à l'agriculture ont été abandonnées, elles accueillait à cette époque de la grande crise économique de nombreuses familles qui y trouvaient leur subsistance.

La tradition familiale a conservé d'elle le souvenir d'une enfant un peu grassouillette et qui pleurait souvent. Le 30 juillet 1933, la veille du drame, peut-être justement pour la consoler, ses parents l'avaient amenée aux foins chez des voisins. En compagnie de sa sœur Lucille et de son frère Henri-Louis, la fillette s'était amusée pendant des heures à cueillir des framboises et à jouer à la cachette. Comme tous les enfants de son âge, la fillette s'était peut-être également égayée à chasser les papillons. Les enfants avaient apprécié leur après-midi et nous pouvons présumer que la petite Gislène s'endormit paisiblement, rêvant à ces papillons multicolores insaisissables et si éphémères...

Le matin du 31 juillet, la canicule persistante allait jouer un rôle déterminant dans le destin de la petite Gislène. Parce qu'il faisait trop chaud, Adélard et Angéline avaient convenu que seul le petit Henri-Louis, cinq ans et demi, allait les accompagner. La petite Lucille, huit ans, allait assurer la garde des deux fillettes et du petit Hervé qui était encore au berceau. Vers 10 h 30, Lucille constatant que les deux fillettes s'étaient éloignées de la maison, partit à leur recherche et des voisins lui dirent qu'ils les avaient vus passer et qu'ils leur avaient dit de retourner à la maison, mais elles n'avaient pas écouté.

Entre temps, la petite Lucille, trois ans, rentra en pleurant à la maison. Quand les parents revinrent pour dîner et qu'ils constatèrent la disparition de la fillette, ils entreprirent immédiatement des recherches. La lugubre nouvelle se répandit rapidement et plusieurs personnes du rang et du village fouillèrent les champs et les boisés voisins. Tout l'après-midi, les recherches se poursuivirent, sans succès. La nuit venue, plusieurs groupes d'hommes couchèrent en forêt espérant



L'abbé Eugène Beaudet

entendre les pleurs de la fillette. La nouvelle se répandit rapidement dans les villages environnants et une immense battue fut organisée. Au plus fort des recherches, 200 hommes arpenteront désespérément les champs et les forêts environnants sous la direction du curé Eugène Beaudet et du Dr Wilfrid Morin de Saint-Camille.

Une quinzaine de jours plus tard, le curé Beaudet, qui avait baptisé la petite Gislène 1 année de son arrivée à Saint-Magloire, arrêta les recherches, jugeant que la cause était désespérée. Nous devinons aisément le chagrin des parents. Le seul indice quant au malheureux

■ Peu usuelle, l'orthographe de la petite Gislène s'appuie sur son registre de baptême.

Pour Angéline Baillargeon, ce fut peut-être le commencement d'une longue maladie qui allait l'emporter dix ans plus tard. Le 26 novembre 1942, quelques mois après avoir donné naissance à Irène, elle subissait

sort de l'enfant était le comportement de la petite Lucille qui refusait de traverser le pont enjambant la petite rivière\*. Elle pleurait, criait et marmonnait « tombée, bibitte noire ». Nous pouvons présumer que l'attitude de l'enfant en fut une de survie psychologique face à un événement traumatisant à l'excès.

Pour une communauté paroissiale, une tragédie de ce genre constitue également un choc très difficile à vivre. Aussi, en réaction au vide émotionnel que laissent les multiples recherches infructueuses, il n'est pas surprenant que le monde des rumeurs prit des proportions inquiétantes, comme en témoignent les archives écrites qui nous sont parvenues à ce jour. Malheureusement, 73 ans plus tard, *la Loi sur l'accès aux documents des organismes publics et sur la protection des renseignements personnels* nous impose les mêmes contraintes qu'à l'époque et il nous faut lire entre les lignes pour tirer certaines hypothèses.

Cette loi oblige notamment le ministère de la Culture et des Communications à rayer le nom des personnes qui apparaissent sur les différents documents, même si le contexte indique une information banale. C'est ainsi que le 2 août 1933, soit deux jours après la disparition, la Sûreté provinciale, par l'entremise du constable J.L. Pelchat, reçoit une demande d'assistance d'un citoyen (dont le nom est rayé) de Saint-Magloire. Ce volontaire ou responsable des recherches demande des chiens pisteurs.

Le lendemain, 3 août, une note est transmise au département du Procureur Général. Il s'agit probablement de la même demande. Lenteur bureaucratique, lenteur des moyens de communication, toujours est-il que ce n'est que deux jours plus tard que le chef Lambert « est autorisé à envoyer un officier faire des recherches à ce sujet ».

Toutefois, la lecture attentive des différentes notes de service échangées à cette époque ne permet pas d'établir si les chiens pisteurs furent utilisés et s'il y eut même un amorce d'enquête policière. C'est du moins l'impression qu se dégage d'une note transmise au département du procureur général le 7 août 1933. « Suite à votre note du 5 courant, j'ai téléphoné à l'officier de circulation dans Bellechasse pour savoir si Gislène [Gislène] Baillargeon avait été retrouvée et ce parce que la ligne téléphonique de l'endroit était en mauvais ordre. L'officier Girard a téléphoné au bureau ici à 4 P.M. samedi, pour nous informer qu'il avait vu le curé de St-Magloire ; celui-ci lui a appris que la petite n'avait pas été retrouvée, mais qu'il ne croyait pas à un enlèvement, que les recherches se continuaient par 150 hommes et qu'il ne croyait pas à la nécessité d'envoyer un homme de police maintenant. »

#### **L'affaire aboutit au bureau du premier ministre Louis-Alexandre Taschereau**

Trois semaines passent et, entre temps, la machine à rumeur, alimentée par quelques imaginations fertiles, s'est emballée, comme en témoigne une lettre adressée au premier ministre Louis-Alexandre Taschereau (et procureur général), en date du 22 août 1933. Si certaines sont logiques, d'autres tiennent de la fabulation. La plus farfelue veut que l'enfant soit enterrée dans le cimetière après avoir été retrouvée suite à des informations qu'un ou des citoyens auraient obtenues en consultant « des charlatans à Québec ».

Alexandre Taschereau, qui a connu des moments forts pénibles politiquement quelques années plus tôt avec l'affaire Blanche Gameau, sait par expérience, que pour s'entretenir, une

une opération à la glande thyroïde. Sept mois plus tard, le 2 août 1943, elle décédait à l'âge de 37 ans et 10 mois.

Le 22 octobre 2006, en prévision de cet article, Irène a accepté de nous guider, ma compagne et moi, sur le lieu probable de la tragédie. Malheureusement, nous avons été contraints de rebrousser chemin à un certain moment à cause du mauvais état de la route. Pour le visiteur contemporain, il est difficile d'imaginer que ce rang en friche et en forêt, comme de nombreux autres de Saint-Magloire et des paroisses du plateau bellechassois, ait été jadis habité.



**Bête sauvage ou bête inhumaine ?**

**Les différentes hypothèses avancées quant à la disparition de la petite Gisiène sont les suivantes :**

La fillette aurait été dévorée par un ours. Ce que semblent corroborer les réactions post-traumatiques de la petite Lucille.

La fillette serait tombée dans la rivière. Mais cette hypothèse fut vite écartée, car nous nous rappelons que la tragédie se situe en pleine canicule, que la rivière était asséchée et qu'elle fut fouillée sur une longue distance.

La fillette se serait perdue purement et simplement en forêt. Hypothèse plausible parce que les réactions d'une personne qui s'égare en forêt sont imprévisibles, de surcroît s'il s'agit d'un enfant.

La fillette aurait été enlevée et enterrée dans un autre village. Hypothèse pénible, mais que nous devons également retenir.

La fillette aurait été enlevée et élevée ailleurs, en ville par exemple. Hypothèse plausible, mais également pénible. Comment, toutefois, expliquer que la petite Lucille n'ait pas été enlevée?

**Conclusion**

Le 4 septembre 1999, les descendants d'Adélard «Ti-Noir » Baillargeon et d'Angéline Pigeon se sont réunis lors d'une belle rencontre familiale. Sur l'impressionnante photo de groupe qui rassemble tous les membres de la grande famille, aurait pu figurer Gisiène Baillargeon. Elle aurait eu 70 ans et nous pouvons présumer qu'elle aurait apprécié ces retrouvailles émouvantes. Un étrange destin en a voulu autrement. Un destin qui surpasse l'entendement et que nous n'acceptons jamais. Parce que le deuil ne se fait jamais, la disparition physique d'un être est plus pénible que la mort. Le destin tragique de la petite Gisiène nous rappelle l'importance de la vie humaine, la richesse des liens familiaux. Le mystère de son trop court passage sur terre nous rappelle également l'importance de l'enfant qui demande devant toutes les formes de souffrance et d'injustice : Comment et surtout Pourquoi?



**4 septembre 2006. Les membres de la famille Baillargeon posent avec leur conjoint respectif.**



## 20<sup>®</sup> anniversaire

Des festivités bien remplies et réussies

par Jean-Pierre Lamonde

La Société historique de Bellechasse avait choisi le mois d'octobre pour célébrer son vingtième anniversaire d'activité. Le mois fut bien rempli et les organisateurs font ici, pour leurs lecteurs et membres, le bilan de ce mois. Plusieurs activités avaient été organisées. D'abord, un brunch à Saint-Damien, le dimanche 1<sup>er</sup> octobre, qui fut l'occasion de lancer la programmation des fêtes. Cent vingt-cinq personnes ont participé à la rencontre. La conférence, donnée par l'historien Yves Hébert, a porté sur la création des cantons de Bellechasse sous le régime anglais. Un texte enrichi, suite à la conférence, nous a été remis par M. Hébert et peut être demandé à ; [lamondei@globetrotter.net](mailto:lamondei@globetrotter.net)



A gauche, M. René Biais de Saint-Nazaire, en compagnie du conférencier Yves Hébert, lors du brunch-conférence à Saint-Damien, le 1<sup>er</sup> octobre Photo : Claude Lachance



Le préfet de la MRC de Bellechasse, M. Hervé Biais et sa conjointe ; ainsi que Mme Jacynthe Bruneau de Saint-Nazaire. Photo : Claude Lachance



Automne 2006

Dimanche, le 8 octobre, par une belle journée ensoleillée, plus d'une centaine de personnes ont fait la visite des églises de Bellechasse qui avaient été ouvertes en après-midi pour l'occasion. De belles découvertes facilitées par l'accueil magnifique que les comités de fabrique avaient organisé. Plusieurs nous ont fait part de leur coup de cœur pour telle ou telle église. Cette activité nous a fait réaliser à nouveau l'importance du patrimoine religieux et réfléchir sur des actions à entreprendre pour le faire connaître mieux et le protéger.



**M. Robert Lamontagne regardant la plaque souvenir remise par Nicole Picard en compagnie du président de la Société historique de Bellechasse, Jean-Pierre Lamonde.  
Photo : Jean-Claude Tardif**

Un hommage à un menuisier artisan, restaurateur de bâtiments patrimoniaux, a été rendu le 15 octobre, au Manoir de Vincennes (Beaumont), à Robert Lamontagne. Une fête chaleureuse, organisée en collaboration avec la municipalité de Beaumont, a réuni près d'une centaine de personnes qui ont salué le talent de cet artisan. Le maire de Beaumont, M. André Goulet, a annoncé qu'une salle du Manoir de Vincennes porterait le nom de M. Lamontagne alors que l'autre avait déjà reçu le nom de M. Rosaire Saint-Pierre, un des fondateurs de la Société historique de Bellechasse. M. Jean-Claude Tardif, dont la maison fut restaurée par l'artisan, lui a rendu un hommage appuyé qui a constitué le coeur de cette rencontre empreinte de chaleur à l'égard de M. Lamontagne. La Société historique de Bellechasse a profité de l'occasion pour offrir une plaque souvenir à M. Lamontagne pour sa contribution exceptionnelle à la restauration du patrimoine bâti.

Au cours du mois, des concours de dessins et de textes ont eu lieu dans les écoles primaires. Nous avons reçu une grande quantité de textes et dessins des écoles La Marelle de Beaumont, Plein-Soleil à La Durantaye, de l'Étincelle à Saint-Charles, Nouvelle-Cadie à Saint-Gervais, l'Éveil à Saint-Nérée, Saint-Louis à Saint-Philémon, Morissette, Sainte-Claire. En tout, 203 participants. Les invités au souper conférence de Saint-Gervais ont pu admirer ces textes et dessins, avec les photos d'objets anciens préparées en octobre.

Pour clôturer les fêtes, deux cent soixante quinze personnes ont participé au souper et à la conférence donnée par l'historien et vulgarisateur bien connu, Jacques Lacoursière. C'est une



**Le conférencier, l'historien Jacques Lacoursière. Photo : Paul St-Arnaud**



**Parmi les convives, nous reconnaissons Jean-Paul Morel de La Durantaye, Fernand et Claudette Breton.  
Photo : Paul St-Arnaud**

salle joyeuse et intéressée qui a assisté à cette conférence portant sur l'invasion du Québec par les Bostonnais en 1775, incident qui a passablement bouleversé le paysage de la Beauce et de la Côte-du-Sud, semé la division dans les familles, les uns se rangeant avec les Américains, les autres avec les Britanniques. La soirée fut également l'occasion de rendre hommage au travail de ceux et celles qui ont maintenu la Société historique pendant ces années et de faire un bilan des activités.

Le président de la Société historique, Jean-Pierre Lamonde, a rappelé l'objectif général de l'organisation, à savoir **faire connaître et aimer l'histoire et le patrimoine de Bellechasse**. Un hommage a été rendu aux anciens présidents Paul Veilleux, Claude Lachance, Femand Breton, Roger Patry, Jean-François Caron et Conrad Paré, tous présents, pour avoir animé l'organisation, à tour de rôle. Un hommage a aussi été fait à ceux qui ont maintenu le bulletin *Au fils des ans* depuis 18 ans, le dernier en lice étant André Beaudoin, en poste au conseil d'administration depuis le début. La Bibliothèque généalogique itinérante Femand-Breton, actuellement hébergée à Sainte-Claire, fut présentée comme une des grandes initiatives de la Société historique. Le président a fait le rappel des conférences données dans Bellechasse par Mme Marie-Anna O'Gallagher, M. Jean-Paul Morel de la Durantaye, Bernard Cléry, Françoise de Montigny ; le père Benoît Lacroix, Jacques Castonguay, Jacques Lacoursière et Conrad Paré. Il a également fait état des manifestations de reconnaissance témoignées à l'égard de personnes ayant marqué l'histoire de la région par l'érection de monuments ou plaques commémoratives pour immortaliser leur souvenir ; pensons à Augustin-Norbert Morin à La Durantaye, Olivier Morel de La Durantaye et Archange Godbout à Saint-Vallier. Enfin, il a mentionné les initiatives de restauration de moulins, d'une exposition de peinture sur Bellechasse, et du 325<sup>e</sup> anniversaire des seigneuries de Bellechasse de La Durantaye, de Beaumont et de Vincennes.

La députée de Bellechasse à l'Assemblée nationale, Mme Dominique Vien, s'est adressée aux invités, souhaitant, entre autres, que la Société historique organise une telle rencontre à chaque année et qu'elle étende ses activités à l'ensemble de Bellechasse, se référant ainsi au mémoire que la Société historique a déjà déposé en faveur du maintien de l'intégrité du comté de Bellechasse.



**Le conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse : Conrad Paré, Réjean Bilodeau, Lise Fleury Gosselin, Marie-France Asselin, Gisèle Lamonde, André Beaudoin, Jean-Pierre Lamonde. À l'arrière, Nicole Picard, Paul St-Arnaud et Pierre Prévost. Photo : Suzanne Bonneau**

Le préfet de la MRC, M. Hervé Biais, était présent et une dizaine de maires ou représentants municipaux participaient à la fête. Les partenaires financiers de l'événement avaient délégué des représentants à la soirée. Les journalistes André Poulin de *La Voix du Sud* et Serge Lamontagne de *Avantage Appalaches* couvraient la soirée. Des prix de présence ont été tirés au hasard et remportés par Antoine Robin (Montmagny), Serge Lamontagne (Sainte-Claire), Lucille Kirouac (Saint-François), Florence Labbé et Susanne Leblond (Saint-Gervais) ainsi que Femand Fortier de Sainte-Claire. Bref, un mois bien rempli, qui a mobilisé le comité des fêtes qui remercie tous les membres et toutes les personnes qui ont participé aux différents rendez-vous proposés.

## était hier!

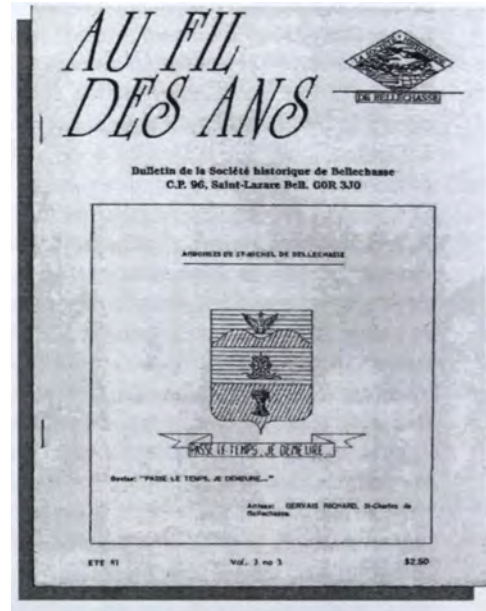
Été 1991, vol. 3, n° 3, rédacteur : Fernand Breton

### Sommaire

Nouvelles de notre société d'histoire  
Nos familles (La famille Corriveau' - I<sup>re</sup> partie)  
La SHB fête son 5<sup>e</sup> anniversaire<sup>^</sup>  
La SHB - synthèse des étapes de sa création<sup>^</sup>  
Les résultats électoraux depuis 1867  
Les liqueurs Idéal Sports<sup>\*\*</sup>  
Rapport au surintendant de l'instruction publique pour  
1880-81<sup>\*</sup>  
États financiers de la SHB (année 1990)  
Nos supporteurs et commanditaires

### Conseil d'administration de Tépoque

Fernand Breton, président  
Jean Royer, vice-président  
Roger Patry, trésorier  
André Beaudoin, secrétaire  
Gilles Sheedy, directeur  
Jeannine Émond Cadrin, directrice  
Raynald Blouin, directeur  
Claudette P. Breton, directrice



<sup>'</sup> Nous apprenons entre autres que la ferme de l'ancêtre Étienne, qui s'établit en Bellechasse en 1678, est située de nos jours à environ 250 mètres à l'est de la croisée des rues, près de l'église dans le centre du village de Saint-Vallier.

<sup>^</sup> Le 5<sup>e</sup> anniversaire de la Société historique de Bellechasse fut fêté le 7 septembre 1991 au Centre communautaire de Saint-Michel.

<sup>^</sup> Le fondateur de la Société historique de Bellechasse, Arthur Labrie, signait cette synthèse.

L'essentiel de ce court article de moins d'une page était traduit d'une revue torontoise *Canadian Bellechasse Review*, été 1952. Le journaliste anglophone décrivait ainsi les difficiles conditions de livraison hivernale sur le plateau appalachien : «The snow véhiculé consist of a normal truck from which the front tires have been removed. To the rims are affixed skis, adjusted for height by blocks. The rears wheels are adjusted to accomodate a continuous track which functions in a manner of a belt, passing over four wheels of each side. This provides excellent traction and push, regardless of load.»

<sup>\*</sup> Pour le plus grand amusement du lecteur contemporain, les écrits demeurent. C'est ainsi que l'inspecteur d'école de l'époque, J.Ph. Simard écrit, un peu naïvement, dans son rapport : « Les couvents de L'Islet, de Saint-Aubert, de Saint-François et de Saint-Gervais ont aussi formé des institutrices qui m'ont donné pleine satisfaction, lors de ma visite.» De là à présumer malicieusement que cette visite se fit le soir, il n'y a qu'un pas !

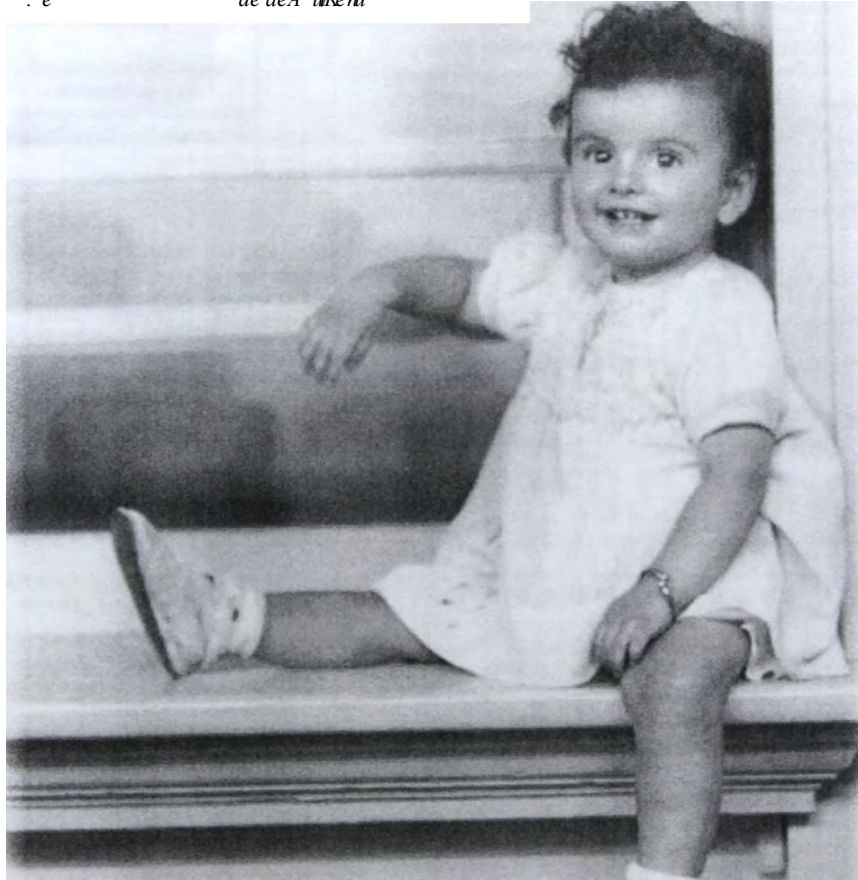






.^e

de âeA rûKénil



**Elle était à cette époque le petit trésor de ses parents...  
Aujourd'hui, Gisèle est la dynamique^ trésorière de la  
Société historique de Bellechasse. Afin de faciliter la tâche  
de notre responsable des abonnements, Lise Fleury  
Gosselin, Gisèle vous invite à Venouv'eler promptement  
votre adhésion de 2007.**

**mm**

**Nouveaux membres**

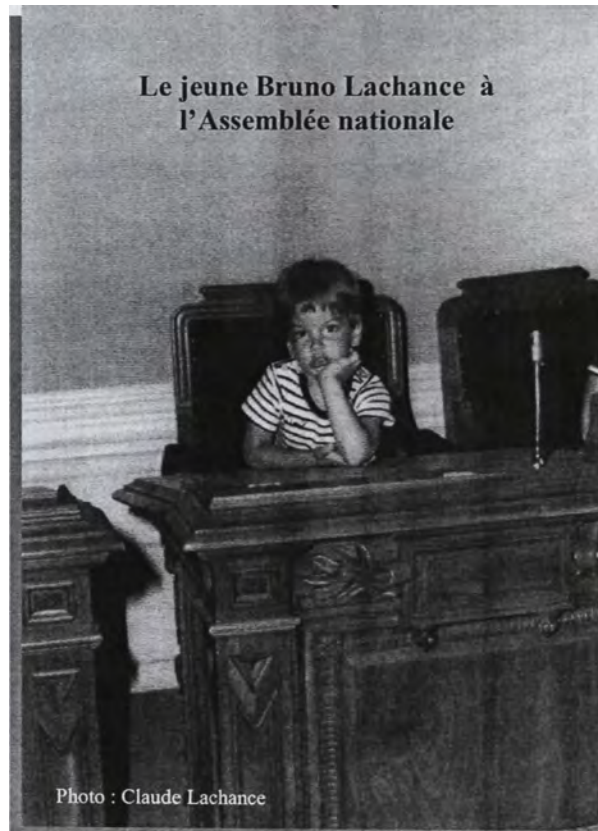
758 : Yves Hébert, Lévis, membre individuel  
759 : Andrée Lavallée, Saint-Anselme, membre individuel  
760 : Hervé Biais, Saint-Damien, membre individuel  
761 : Richard Leblond, Saint-Lazare, membre individuel  
762 : Carole Corriveau, Saint-Vallier, membre individuel  
763 : Steven Blaney, Lévis, membre individuel  
764 : Gaétan Nolet, Buckland, membre individuel  
765 : Monique Bernier, Saint-Damien, membre individuel  
766 : Dr Michel Côté, Saint-Henri, membre individuel

**Objectif 500**

**En 2007, nous aimerions atteindre le cap magique des 500 membres. Aidez-nous à atteindre cet objectif en recommandant^!/ *fil des ans* à un membre de votre famille ou à un ami.**

***Le mot de  
Venfant. •.***

***Comme tous les enfants du monde, les enfants de Bellechasse aspirent au bonheur. Cette aspiration, sHl n \*en tenait qu \*à eux, serait ratifiée dans tous les parlements du monde.***



# Au fil des ans

Depuis décembre 1996,  
de nombreux bulletins thématiques

ACTOMIS 2006, vol. 4 No. 4 - 48 pages 7.5

**AU FIL  
DES ANS**



bulletin de la Société historique de Bellechasse  
C.P. des Îles-de-la-Madeleine (C.S. 5001 340)

Noël en Bellechasse



**AU FIL  
DES ANS**



*Nos moulins,  
témoins de notre histoire..*

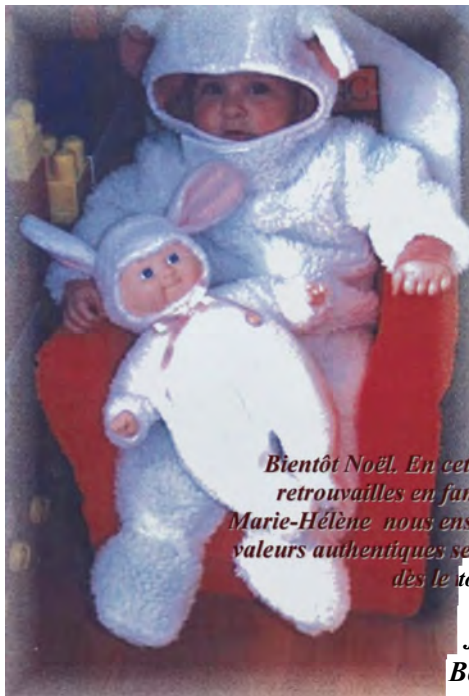


Fier d'être présent  
**Steven Blaney**  
Député  
Lévis-Bellechasse



[www.stevenblaney.ca](http://www.stevenblaney.ca)  
418-830-0500 - 1-877-630-0500

*Bientôt Noël*



*Bientôt Noël. En cette période de retrouvailles en famille, la petite Marie-Hélène nous enseigne que les valeurs authentiques se transmettent dès le tout jeune âge.*

**Joyeux Noël  
Bonne Année**

*{Çeoft-^^ierre ^acmontü, président  
, rédacteur en chef*



# Merci !



MRC  
Bellechasse



Desjardins  
Caisses de Bellechasse



PROMUTUEL  
BELLECHASSE



PROMUTUEL  
DORCHESTER



Dominique Vien  
Députée de Bellechasse

*Municipalité Saint-Damien*

*Municipalité Saint-Gervais*

